

Témoignage:

Les écrits de G. Blaquière, une source profonde et équilibrée pour la réflexion

- combien actuelle ! - sur la présence des femmes dans l'Eglise

Emanuelle Pastore

L'ouvrage de Georgette Blaquière intitulé « La grâce d'être femme » m'a particulièrement accompagnée et inspirée tout au long d'une réflexion qui me tient énormément à cœur et qui ne finit pas de se prolonger depuis des années ; une réflexion sur ma présence, en tant que femme, femme consacrée, dans l'Eglise. Lorsqu'on s'intéresse à la question de la femme dans l'Eglise, l'ouvrage de GB reste incontournable.

Les appuis constamment scripturaires de la parole de G. Blaquière lui donnent de continuer à être une parole *prophétique*, c'est-à-dire une parole qui éclaire d'abord notre présent, donc une parole pour nous, aujourd'hui. Car elle est vivante, la Parole de Dieu, et elle se déploie dans le temps des hommes, relayée par des voix d'hommes et de femmes, comme celle de G. Blaquière.

Elle a notamment fait entendre sa voix sur des sujets concernant les femmes, - les femmes dans le monde et dans l'Eglise -, sujets qui trouvent un écho profonds à nos oreilles de femmes... et d'hommes, je l'espère ! La manière récurrente qu'a le pape François, depuis son élection, de s'exprimer sur l'accès des femmes aux responsabilités ecclésiales suggère que nous n'avons pas fini d'y réfléchir et de le mettre en œuvre. G. B. formulait avec ses mots à elle ce qui s'imposait déjà (il y a plus de 30 ans) comme un impératif : « Le problème urgent me paraît donc (...), écrit-elle, d'inventer comment les femmes dans l'Eglise d'aujourd'hui peuvent concrètement être reconnues dans leur grâce prophétique propre et exercer ce charisme »¹. Avant d'essayer de réfléchir avec G.B. à cette question, il me semble nécessaire de rappeler quelques préalables.

Si G.B. m'a entraînée sur ce chemin, ce n'est certainement pas dans une attitude de revendication et encore moins de découragement. Ses écrits, emprunts à la fois d'équilibre et

¹ BLAQUIERE, Georgette, *La grâce d'être femme*, Editions Saint Paul, Paris-Fribourg, 1991, p.172.

de sagacité, - d'un équilibre tout ancré dans les Ecritures, ces Ecritures qui lui donnent une largesse d'esprit, une objectivité et une assurance à toute épreuve ; et d'une sagacité « prophétique » qui bouscule les visions et les positions ankylosées, sans avoir peur des réactions qu'elle suscitera, assumant que souvent, ces réactions seront celles de l'indifférence... Qu'est-ce qui a permis à G.B. de maintenir le cap de l'équilibre et celui de l'audace prophétique sur les questions brûlantes concernant les femmes ?

En tout premier lieu, G.B. avait le regard et le cœur fixés sur les gestes et les paroles de Jésus dans les évangiles, évangiles qu'elle lit à travers le prisme de la « libération », « libération de la femme », et cela à plusieurs niveaux : libération d'un système patriarcal dans lequel les femmes n'existaient qu'en vue de servir l'homme ; libération de la réduction des femmes à leur seule fonction génitrice ; libération d'une certaine fascination ou peur *quasi* sacrale et masculine à l'égard de la femme qui enfante et dont l'homme s'éprouve exclu ; et enfin, libération du « double soupçon », comme le dit G.B., le soupçon de l'impureté liée à sa physiologie et le soupçon d'être la « tentatrice de l'homme » et la responsable du mal comme Eve. Jésus a rompu avec ces manières de penser. Les signes et les paroles de Jésus s'adressaient aux hommes et aux femmes sans distinction. Dès les débuts de l'Eglise, les péchés de tous, homme ou femme, étaient pardonnés de la même manière pour tous. Le même paradis leur était promis. Droits et devoirs du chrétien étaient identiques pour tous.

On pourrait bien sûr objecter que ces « libérations » réalisées par Jésus restent peu visibles dans l'Eglise actuelle... Même si Paul VI, Jean Paul II, Benoît XVI et François ont parlé haut et clair en faveur des femmes, dans de nombreux et importants textes magistériels, cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de combat aujourd'hui, dans l'Eglise ! Les femmes doivent pouvoir enrichir par leur participation un mode de réflexion et de fonctionnement, osons le dire, encore éminemment masculin et souvent trop clérical. Le pape François lui-même le rappelle bien souvent. Il appelle – je le cite – à “étudier des critères et des modalités nouvelles pour que les femmes se sentent pleinement participantes des différents domaines de la vie sociale et ecclésiale”, et il précise qu'il s'agit là d' “un défi qu'il n'est plus possible de repousser”². Le pape appelle à l'harmonie et à la complémentarité entre hommes et femmes. Et nous n'avons pas fini de rendre cette complémentarité visible et effective... Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes qui enseignent la théologie dans les facultés et dans les séminaires ? Pourquoi n'y a-t-il pas plus de femmes qui sont non seulement consultées lors des synodes sur les questions de

² Discours du 7 février 2015.

l'évangélisation et de la famille, mais aussi appelée à élaborer les documents magistériels ? Pourquoi n'y a-t-il que 4 femmes sur 30 membres au sein de la commission théologique internationale ?...

Pourtant, on aurait trop vite fait de considérer les changements comme trop lents ou trop marginaux dans l'Eglise. Car on peut aussi voir les choses à l'envers : il y a *déjà* aujourd'hui des femmes qui enseignent la théologie dans des séminaires, il y a des femmes *qui sont* consultées lors des synodes et il y a *des femmes* au sein de la commission théologique internationale. Tout cela est *déjà* un grand changement par rapport à des siècles d'une pratique excluant les femmes.

C'est probablement là que se situe l'attitude confiante de G.B., d'une confiance qui lui permet d'écrire sur ces sujets si délicats avec sérénité, tout en ayant une parole franche qui ne ménage personne. Oui, reconnaître les progrès déjà parcourus, c'est avoir sur l'histoire du christianisme *une objectivité*. Tant bien que mal, le christianisme a réussi à inscrire dans la culture occidentale des changements considérables concernant la reconnaissance de la dignité des femmes, dans la ligne que Jésus lui-même avait inaugurée. Je voudrais rappeler ici quelques-uns des jalons de cette histoire :

Commençons par évoquer saint Paul s'adressant à la communauté des Galates, environ une vingtaine d'années après la résurrection du Christ : « Désormais, dans le Christ, il n'y a plus (...) l'homme et la femme » (Ga 3,28). Il faut y lire l'affirmation de l'égalité parfaite entre l'homme et la femme, dans le prolongement de Gn 1,27 : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa ». Ce n'est pas la différence entre l'homme et la femme que Paul supprimerait en disant « il n'y a plus l'homme et la femme », mais au contraire, Paul situe « le face-à-face d'un homme et d'une femme en relation simultanément de différence et d'égalité, qui est, pour la tradition biblique, au cœur de la création voulue et faite par Dieu »³ au commencement. Si cette relation est ensuite abîmée au chapitre 3 de la Genèse et se vit sous le régime de la domination et de la convoitise, comme le résultat du péché originel, Paul déclare qu'à cause du Christ, dorénavant ce régime de la faute n'est plus l'horizon inévitable de la vie de l'homme et de la femme, parce que – dans le Christ – le poids du péché qui pesait sur l'homme et la femme est levé, pour que l'homme et la femme existent désormais conformément au dessein divin des origines selon Gn 1,27. Oui, « dans le

³ PELLETIER, Anne-Marie, « Il n'y a plus l'homme et la femme », revue *Communio*, 1993, p.37.

Christ, la relation entre les sexes cesse d'avoir pour destin la méconnaissance et l'hostilité »⁴. Oui, Jésus est venu recréer le face-à-face de l'homme et de la femme. Jésus n'est pas venu libérer *seulement* la femme. Il est venu libérer *tous les hommes* du péché, du péché qui entrave notamment la relation home-femme. Et le lieu de cette libération, de cette recréation, c'est *le baptême* ! Croyons-nous assez à l'éminence de notre vocation baptismale ? Le baptême est ce qui nous permet d'élargir la réflexion sans plaider obsessionnellement la cause des femmes. Tous les laïcs baptisés doivent pouvoir se positionner face à l'Eglise institutionnelle. En définitive, je crois que ce dont il est question, c'est de l'articulation entre le sacerdoce ministériel et le sacerdoce baptismal. Il s'agit de savoir *comment* les baptisés participent à la fonction royale, sacerdotale et prophétique du Christ. Car c'est bien là, dans le baptême, que se situe le cœur absolu de toute vie chrétienne, celle-ci étant vécue au féminin ou au masculin et étant assortie ou non des charges dont certaines sont réservées aux hommes, comme le sacerdoce ministériel.

Après saint Paul, on vit des chrétiennes des premiers siècles qui, contre le Droit romain en vigueur, refusaient le mariage imposé par leur père, pour vivre dans la virginité en étant consacrées à l'amour du Christ, parfois jusqu'au martyre, comme Cécile, Agnès et tant d'autres. Elles furent les premières femmes qui consacrèrent leur vie à l'amour unique du Christ. L'amour du Christ était donc et reste aujourd'hui le lieu d'une grande liberté pour les femmes : celle de la possibilité d'être pleinement femme sans être épouse et mère.

Concernant le mariage, faut-il rappeler que l'Eglise imposa comme condition *sine qua non* pour sa validité le libre consentement *des deux* parties, homme *et* femme : une nouveauté pour la femme ! Cela avait notamment pour effet de protéger la jeune fille du mariage arrangé par les familles et du rapt. On ne peut ignorer non plus que le mariage indissoluble a eu pour effet de faire barrage à la répudiation trop facile ou arbitraire.

Enfin, on n'oubliera pas qu'à l'origine du féminisme, dont le rôle émancipateur fut décisif, - car il est à l'origine des droits et des libertés dont nous jouissons actuellement dans nos sociétés occidentales -, il y avait d'abord des chrétiennes. Cela montre que la parole des femmes peut être, non seulement entendue dans le christianisme, mais aussi s'y déployer avec une grande fécondité.

Nombreux pourraient être encore les exemples qui montrent comment l'Eglise a œuvré en faveur des femmes. Même si certaines questions ont pu durer plusieurs siècles et... même si

⁴ PELLETIER, Anne-Marie, « Surmonter l'invisibilité des femmes », revue *Transversalités*, Avril-juin 2015.

elles n'ont pas toujours été tranchées en faveur des femmes ! Tributaire de la mentalité de son temps, l'Eglise est finalement parvenue, même si parfois trop lentement, à une juste reconnaissance de la dignité féminine.

Alors, cette confiance dans les ressources du christianisme étant rappelée, nous pouvons avancer en posant la question que posait déjà G.B. et qui me semble être la vraie question : *quel signe prophétique les femmes peuvent-elles porter pour la vie de l'Eglise aujourd'hui et pour notre monde ?* J'essaierai de répondre en reprenant la figure de la Vierge Marie, à travers quelques textes de G.B. qui m'ont marquée, et en m'inspirant également d'une autre grande théologienne, Anne-Marie Pelletier.

D'abord, permettez-moi une précaution avant de parler de la Vierge Marie. « Une piété mariale mal éclairée a tellement placé Marie sur un piédestal, elle semblait tellement au-dessus des femmes, qu'elle les faisait disparaître » (p.178). Ce sont des paroles de G. B. Il s'agit donc de considérer Marie comme « bénie entre toutes les femmes » au sens de « parmi » les femmes et non « au-dessus » d'elles. Oui, Marie doit être regardée comme la femme la plus humaine qui soit. Ses qualités de toute sainte, vierge et immaculée ne l'ont pas privée du combat qui a été le sien, au contraire, peut-être même ces qualités ont-elles rendu ce combat plus âpre encore. D'autre part, G.B rappelait encore que Marie n'est pas « un modèle de féminité » à la manière de certains manuels de piété qui la considéraient principalement comme un compendium de vertus à imiter, telles que « la pureté, l'effacement, l'acceptation de la souffrance, et avant tout la soumission » (ibid). On comprend mal pourquoi ces vertus seraient *plus* un idéal « de femme » qu'un idéal « d'homme », étant donné que la pureté, l'humilité et la soumission sont *les qualités de tout baptisé*. C'est bien par l'exhortation « Soyez soumis les uns aux autres », - donc d'une soumission mutuelle -, que commence le célèbre passage d'Ephésiens, chapitre 5. Jésus lui-même était « soumis » à ses parents au retour de Jérusalem en Lc 2,51. Et le Fils est lui-même « soumis » au Père selon 1 Co 15, 28.

Ceci étant dit, contemplons Marie et réfléchissons sur quelques caractéristiques du prophétisme des femmes. A deux reprises dans l'évangile de Luc, Marie est celle qui « garde toutes ces paroles (ῥῆμα) dans son cœur » en Lc 2,19 et 2,51. Ce qui fait dire à G.B. que Marie accueille « une parole vivante de Dieu dite à la femme » (G.B. p.179). Derrière cette qualité de Marie se trouve peut-être une qualité toute féminine que les femmes portent et vivent d'une façon toute particulière. Oui, Marie est la grande *écoutante*. L'écoute de la parole de l'autre donne justement à l'autre d'exister, d'être reçu, bref d'être « engendré comme sujet de

parole »⁵. Les femmes le savent bien : offrir à l'autre la possibilité de nommer sa solitude, sa détresse, ses joies, ses peurs, ses espérances, c'est lui permettre d'exister, d'être ce qu'il est ! Et dans le cas de Marie, cet Autre n'est autre... que Dieu lui-même ! En accueillant la parole de Dieu portée par l'ange, Marie donne à Dieu d'être entendu, bref d'être engendré comme sujet de chair et donc sujet de parole sur la terre. Ce Dieu qu'elle enfante est lui-même le Verbe divin, la Parole divine faite chair. Est-il indifférent que Marie d'une manière absolument unique, et les femmes avec elle, soient engagées dans ce travail de l'écoute de la parole de l'autre exerçant ainsi une dimension de leur maternité ?

Mais attention, l'écoute, qui est cette vertu biblique primordiale, et dont les femmes sont peut-être l'avant-garde, n'est pas réceptive sans être *créative*. Si l'écoute est silencieuse, il s'agit d'un silence préalable avant d'être restitué dans une parole énergique, si énergique qu'elle donne la vie ! La parole de Dieu reçue et accueillie est créatrice. Marie est la *Theotokos*, la mère de Dieu ! L'écoute n'est alors jamais passive sans être profondément active ! En effet, si Marie a accueilli et adhéré à la parole de l'ange à l'annonciation, c'est pour ensuite partir en hâte chez Elisabeth et entonner un chant audacieux qui célèbre le rétablissement de la justice contre toutes les injustices : « Il a déployé la force de son bras, il a dispersé les hommes au cœur superbe. Il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles, Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. » (Lc 1, 51-53) Son *Magnificat* est le constat de la victoire d'un combat dans lequel elle est elle-même engagée de tout son être !

Cessons de cloisonner avec des parois étanches, ce qui revient à opposer, intériorité et activité, féminité et masculinité, contemplation et action, réceptivité et combativité. Car l'écoute, même si elle est souvent portée par des femmes, n'est pas une qualité uniquement féminine, mais elle doit caractériser *toute vie croyante*, et donc la vie de tout baptisé, homme et femme. « *Shema-écoute Israël* » : ainsi commence la profession de foi juive en Dt 6. Et saint Paul de demander : « Comment croire sans d'abord écouter ? » (Rm 10,14).

Il se pourrait bien que le signe prophétique que les femmes portent aujourd'hui dans l'Eglise et dans le monde soit celui de *l'écoute*. « Le prophète n'est pas d'abord celui qui parle, écrit G.B. (p.186) ; il est d'abord celui qui écoute la Parole et qui s'y livre totalement ». Alors, peut-être l'Eglise a-t-elle tout intérêt à écouter elle-aussi un peu plus la parole des femmes, parole qu'elles restituent à leur manière après avoir d'abord recueilli, par l'écoute, la parole divine. Peut-être y a-t-il ici un espace prophétique pour les femmes dans l'Eglise, étant donné

⁵ PELLETIER, Anne-Marie, « Vivre et dire la foi au féminin », Christus, 2017.

que le Dieu de la révélation se découvre dès le premier chapitre de la Genèse comme le Dieu qui ouvre un dialogue, dialogue qui avance au fil des livres bibliques jusqu'à ce qu'il prenne chair et habite parmi nous (Jn 1,14).

Ce prophétisme des femmes, qu'elles soient simples croyantes ou grandes théologiennes, ne va pas sans le témoignage de la fidélité dans l'épreuve. Peut-être y a-t-il là encore une manière toute féminine de vivre et de dire la foi. Marie n'était pas seule au pied de la croix. De nombreuses femmes l'accompagnaient dans le malheur, malheur que les mots ne peuvent décrire, au risque d'être indécents. La désolation d'avoir perdu le fils engendré, la Parole faite chair... L'affliction d'accompagner à la souffrance et à la mort cet autre qu'on avait d'abord accompagné à la vie... Elles sont là, debout près de la croix ou regardant à distance, mais elles sont là. Car le cœur qui écoute, selon la prophétie de Siméon, est aussi le cœur transpercé. Je prends le temps de citer, même un peu longuement, quelques phrases splendides de G.B. :

« Comme tout prophète, Marie sera appelée à vivre dans sa chair la parole qu'elle a donnée au monde, à devenir cette parole ; elle ne la comprendra que petit à petit, à mesure qu'elle verra se resserrer l'étau autour de son fils ; elle ne la percevra en plénitude qu'au prix de la Croix, dans la brisure et la compassion de son propre cœur. Ce glaive dont parle le vieillard Siméon (Lc 2,35), est un glaive (...) « à deux tranchants qui s'insinue dans la jointure des os et de la chair » (He 4,12) et qui percera la vie de Marie : (ce glaive) c'est la parole de Dieu qui dit que le Messie-Roi glorieux est le serviteur souffrant, (qui dit) que pour devenir le Roi glorieux, il faut passer par le chemin de la croix. A présent, devant le mystère de son fils écartelé, cette Parole de Dieu transperce entièrement le cœur de Marie » (p.189-190).

Comme Marie et les femmes de l'évangile, elles sont innombrables celles qui demeurent - souvent oubliées - près des croix plantées partout dans le monde, « témoignant au-delà d'elles-mêmes – pour leurs sœurs dans les larmes et pour tous – que Dieu est présent aux lieux de l'inconsolable »⁶.

Pourtant, même si les femmes semblent souvent se tenir là, il s'en suit que soutenir l'épreuve n'est pas réservé aux femmes. C'est toute l'Eglise qui se trouve au pied de la croix du Christ, en Marie, avec Jean et les femmes. « Femme, voici ton Fils. » « Fils, voici ta mère. » Peut-être l'Eglise a-t-elle tout intérêt à se tenir là, en apprenant de ces femmes, au pied de la

⁶ PELLETIER, Anne-Marie, « Vivre et dire la foi au féminin », Christus, 2017.

croix, car l'annonce heureuse de la résurrection ne peut être crédible aux yeux de nos contemporains qu'à condition d'avoir d'abord pu se tenir là, au pied de la croix du Sauveur. La présence des femmes dans l'épreuve est le signe prophétique le plus incisif. Il n'est dès lors pas étonnant que les premiers témoins de la résurrection aient été des femmes... La foi chrétienne avec ses discours ne pourra être entendue dans notre monde, un monde pris dans les filets de l'épreuve de l'absence de repères, de la confusion et du vide, qu'à condition d'accepter de se laisser traverser elle-même par cette épreuve. « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix », disait Jésus. Mais ne perdons pas de vue le crucifié. C'est lui qu'il faut regarder et pas tant la croix. C'est avec lui que nous ressusciterons !

Si Marie ne se rend pas au tombeau au matin du troisième jour, c'est peut-être parce que précisément là, elle se distingue des autres femmes. Elle est la mère du Vivant, elle ne peut donc pas le chercher parmi les morts.⁷ Son silence tout au long des évangiles parle en réalité de sa foi. Marie n'est donc plus seulement bénie entre les femmes, mais entre tous – hommes et femmes -, car sa foi est désormais à hauteur, - et plus haut encore ! -, de la foi d'Abraham à qui il avait été dit à lui aussi : « Rien n'est impossible à Dieu » (Gn 18,14 ; Lc 1,37). Mais cette fois, l'impossible qui se réalise - et qui se réalise une fois pour toutes -, en elle, cet impossible apporte le Salut à l'humanité entière.

Je terminerai en remerciant G. B., que je n'ai pas connue, pour m'avoir ouvert la voie, pour m'avoir aidée à redécouvrir, par le chemin des Ecritures, la grâce d'être femme, mais aussi le défi et l'épreuve que suppose être femme dans l'Eglise et dans le monde.

Merci de m'avoir permis d'être rejointe « par la nouveauté de la Parole de Dieu et de m'aider à accueillir de plein fouet les questions qu'elle provoque »⁸, pour reprendre vos mots. Aidez-nous, encore, Georgette, à recevoir dans la foi, l'humilité et l'action de grâce, les réponses que la Parole de Dieu nous apporte à tous, hommes et femmes d'aujourd'hui. « Que l'Esprit Saint nous ouvre le cœur à l'intelligence des Ecritures ! »⁹

Emanuelle Pastore

⁷ Cf. PELLETIER, Anne-Marie, « Marie accomplissement d'Israël et Mère de l'Eglise », *Christus*, n°206, 2006.

⁸ *La grâce d'être femme*, p.13.

⁹ *La grâce d'être femme*, p.13.